3e Année. — N° 124 (avec patrons). Dimanche, 17 Mai 1874.

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

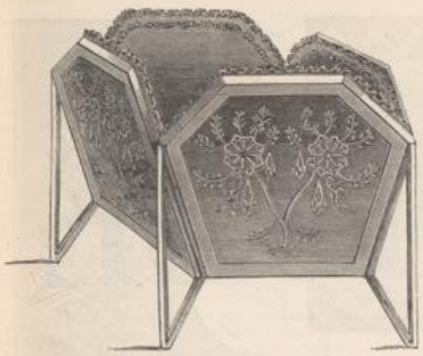
Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

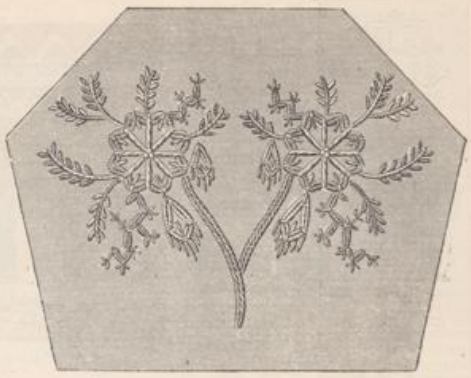
ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE MARIÉE. MODÈLES DE Mme ÉLISE. 2. TOILETTE DE MESSE DE MARIAGE. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.



3. CORBEILLE A CARTES DE VISITES.



4. BRODERIE DE LA CORBEILLE A CARTES.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de mariée. — Toilette de messe de mariage. — Corbeille à cartes de visites. — Panneau de la corbeille. — Coussin de canapé. — Détail du coussin. — Boîte à jeux de cartes. — Quatre dessins de broderie pour la boîte à bijoux. — Entre-deux en lacet Renaissance. — Toilette de fillette de six ans. — Toilette de jeune fille de treize à quatorze ans (avec patrons). — Toilette de matin. — Toilette de promenade. — Feuille de paravent, appliques de cretonne sur satin. — Jupe de taffetas et tunique de mousseline (avec patron). — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de broderies et de patrons

8. PANNEAU DE COTÉ DE LA BOITE A JEUX.

5. COUSSIN DE CANAPÉ.

9. PANNEAU DE COTÉ DU TIROIR.

## EXPLICATION DES GRAVURES

**1. Toilette de mariée.** — Robe de satin blanc. Le premier jupon, qui se termine en grande traîne, est orné d'un volant monté à gros plis creux; à la naissance de ce volant se trouve le plissé de blonde, avec tête de satin, qui borde la seconde jupe; celle-ci est toute coulissée et bouillonnée sur le tablier; elle est drapée par derrière et relevée de côté par un nœud de dentelle, avec touffe de fleurs d'oranger; le corsage, plat, à basques arrondies, est à crevés sur le devant; des crevés s'échappent des bouffants de tulle de soie assortis à la ruche de l'encolure; les manches sont assorties à la jupe, c'est-à-dire que les plis fournissent dans le travers et se réunissent dans la saignée. Couronne d'oranger formant diadème. Voile de tulle de soie tombant sur le devant jusqu'au milieu du tablier, et par derrière sur toute la longueur de la robe.

**2. Toilette de messe de mariage.** — Robe de faille mauve de deux tons, l'un foncé, l'autre clair.

La partie de la traîne ornée d'un volant plissé dans le bas est de la nuance la plus foncée; la partie du devant, de la nuance la plus claire; elles sont séparées l'une de l'autre par un coquillé d'application d'Angleterre, qui fait suite au tablier formé par la même dentelle. Ce tablier est garni en tête d'une ruche double prise dans les deux étoffes de la robe; le corsage est à basques arrondies. La pèlerine est de nuance foncée la basque et le corsage sont en couleur claire; les manches sont assorties à la pèlerine; une application d'Angleterre, moins haute que celle de la jupe, garnit la pèlerine, la basque et les manches; elle est accompagnée d'un effilé de chenille des deux tons de la robe; ceinture moirée se nouant négligemment autour de la taille. — Modèles de Mme Elise, 64, rue Richelieu.

**3-4. Corbeille à cartes de visites.** — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — La monture est en bois noir, imitant l'ébène, avec petite galerie légère dans le haut. Chacun des panneaux est rempli par une broderie faite sur cachemire ou satin, tout en points russes ou points à fils lancés. Notre dessin 4 reproduit la broderie d'un des quatre panneaux, en grandeur naturelle; le fond des panneaux doit être assorti, autant que possible, à la pièce où ce petit meuble doit être déposé. Quant aux soies de la broderie, je ne saurais trop répéter qu'elles doivent être de couleurs vives et bien tranchantes, et qui sont entièrement laissées à l'initiative de la travailleuse.

6. DÉTAIL DU COUSSIN. — NUANCES A EMPLOYER : Première bande grise, en drap bleu foncé. Bande noire, en drap noir. Bande gris clair, en drap rouge. Fond du coussin teinté gris foncé, en drap bleu foncé. Bande blanche, en drap blanc.

**5-6. Coussins de canapé** en drap de soldat. — Ces coussins sont bleus ou rouges; ils sont brodés au passé, avec des applications de rubans de fil écru, de bandes de vieux cachemires. L'exécution en est très-facile. Mme de Milly se charge de donner les explications nécessaires pour ces divers ouvrages; elle les fournit tout faits ou échantillonnés. Ecrire directement à Mme Marie de Milly, 21, boulevard des Batignolles.

**7 à 11. Boîte à jeux de cartes.** — Modèles de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — La monture, en bois de chêne ou de poirier, est recouverte d'une applique de cachemire brodée au point russe en soies de nuances bien tranchantes; le bas de ce petit meuble contient un tiroir destiné à recevoir les jetons et les fiches; une cordelière ou torsade recouvre les angles de la boîte et cache les coutures qui rattachent

10. PANNEAU DE DEVANT DU TIROIR.

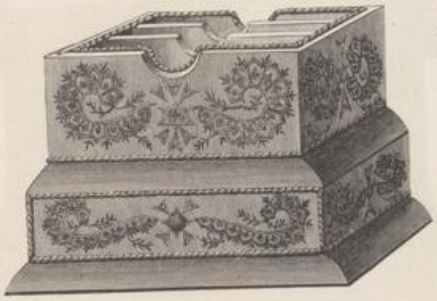
les appliques de cachemire.

Nous publions séparément les dessins en grandeur naturelle des divers panneaux à broder.

**12. Entre-deux en lacet Renaissance.** — On trace le dessin sur papier pelure, on bâtit ce papier sur une toile cirée, puis on coud le lacet dessus. On choisira le lacet de la largeur exacte de celui marqué sur notre dessin, dont on suivra les méandres et les enlacements avec son lacet en observant les croisements indiqués. Dans notre modèle, deux lacets forment bordure extérieure, et trois autres lacets se croisent au milieu et forment une espèce de natte peu serrée.

Dans chaque arcade, on exécute une sorte de point de tulle ou de feston lâche un peu espacé; puis, de chaque réseau de tulle, s'élance une barrette qui va prendre pied sur l'angle aigu de la dent. En montant et en descendant d'un réseau à la pointe, on cordonne sa barrette, qui ne doit pas être festonnée. Le petit cercle qui se trouve un peu au-dessous de la pointe se fait par un petit point cordonné qui enserre l'une après l'autre chacune des branches de la demi-roue.

12. ENTRE-DEUX EN LACET RENAISSANCE.



7. BOITE A JEUX DE CARTES.

On peut grandir facilement le dessin. En prenant du lacet Renaissance plus large, de nuance écrue, par exemple du fil moche assorti, établir, par ce système, de larges entre-deux pour rideaux de campagne.

11. PANNEAU DE DEVANT DE LA BOITE.

**13. Toilette de fillette de six ans.** — Costume complet en mohair gris d'acier, pouvant également se faire en toile de lin couleur gris de fer; les galons qui dans le costume de lainage sont en soie, seront de coton dans l'autre cas, afin de supporter le lavage en même temps que l'étoffe; le jupon est monté en tuyaux d'orgue par

13. FILLETTE DE 6 ANS. 14. TOILETTE DE MATIN. 15. TOILETTE DE JEUNE FILLE DE 13 A 14 ANS. 16. TOILETTE DE PROMENADE.

derrière et forme tablier plat sur le devant; la garniture peut se faire dans des biais de taffetas rose de Chine, avec boutons de jais dans le milieu, tout aussi bien qu'en galons tissés de même nuance; le corsage, ou veste, à basques arrondies, s'ouvre sur un petit gilet droit, retenu par des boutons de jais et par des nœuds mignons qui forment jabot; grand col marin en toile plate empesée, avec bande festonnée au bord.

**14. Toilette de matin.** — Robe de cretonne ou de toile rayée; la jupe, unie et assemblée toute droite, sans qu'aucun des lés soit biaisé, est montée en fronces à la ceinture; paletot peu ajusté, à grandes basques arrondies, à revers et à poches sur le côté; le tout est garni de galons de coton blanc, qui, à la jupe, se trouvent de trois largeurs, et de boutons d'os supportant le blanchissage.

**15. Toilette de jeune fille de treize à quatorze ans.** — (Voir le supplément pour les patrons.) — Jupon de cachemire bleu azuline, monté en longs plis dans toute la largeur; tunique courte soutachée en redingote d'un dessin léger et courant, dont le diminutif se retrouve dans le bas; corsage croisé sur la poitrine, boutonné à l'aide de boutons de passementerie de même couleur que la robe, et soutaché en rapport avec la tunique; col rabattu retombant sur la naissance du revers; le tout est encadré d'une dent de feston fait à la main ou simulé par une soutache qui en suit les contours; manche à sabot.

**16. Toilette de promenade.** — Robe en sultane écrue, ornée de biais de foulard vert olive; le même costume peut se copier en toile batiste.

La jupe, presque à ras de terre, est ornée de volants montés en plis plats, dont la tête est traversée par des biais de foulard olive; sur les côtés, les volants semblent s'ouvrir jusqu'à la naissance de la tête pour laisser place à une echelle de nœuds en sultane et foulard, qui forment quilles sur les côtés. Corsage ouvert en cœur, à basques arrondies, garni de plissés en harmonie avec les ornements de la jupe.

17. FEUILLE DE PARAVENT EN APPLIQUES DE CRETONNE SUR SATIN NOIR.

**17. Feuille de paravent** en satin noir. — Le dessin est découpé dans une toile cretonne aux couleurs vives et harmonieuses, et fixé sur le satin au moyen de points de soie lancés. Il faut que la cretonne, découpée, soit d'abord solidement fixée au satin dans tous ses contours par des points qui se trouvent recouverts par le second travail. Dans le milieu des feuilles et des dessins, on forme des reliefs avec des soies nuancées. Avec un peu de patience et de goût, on vient facilement à bout d'exécuter cet ouvrage, dont l'effet est égal à celui que produit la plus riche broderie au passé, bien qu'on ne puisse établir aucune comparaison, ni comme durée, ni comme prix de revient. Toute femme un peu adroite peut exécuter, en fort peu de temps, cette feuille de paravent, tandis que le même dessin au passé exigerait l'habileté d'un artiste et un mois de travail. Un métier est absolument nécessaire.

On trouve cet ouvrage tout fait ou échantillonné chez Mme de Milly, 21, boulevard des Batignolles.

**18. Tunique en mousseline** avec bouillonnés coupés d'entre-deux de valenciennes. Le devant est entièrement formé de bouillonnés et d'entre-deux, et forme un gilet long dont l'encolure en cœur est ornée d'une fraise de mousseline et valenciennes. Basques carrées par derrière, garnies d'un bouillonné, d'un entre-deux et d'un volant de mousseline terminé par une valenciennes. La jupe de la tunique est également ornée dans le bas d'un bouillonné encadré d'entre-deux et d'un volant de mousseline, auquel est cousue à plat une valenciennes de 5 à 6 centimètres. Par-dessus de taffetas rose à tablier bouillonné en biais, jusqu'à l'endroit où retombe le gilet de la tunique. Le pouf est formé par une écharpe en moire rose; manches avec un bouillonné et deux entre-deux passés le long de la couture intérieure; dans le bas, même garniture qu'à la tunique. — Voir notre supplément.

## PLANCHE COLORIÉE

*Toilette de réception.* — Robe de faille noire avec ornements de faille maïs.

La jupe, qui forme traîne légère par derrière, est ornée d'une garniture noire doublée de maïs, plissée en éventail et couponnée; de chaque pli relevé dans le milieu de la garniture, sort une frange maïs, en forme de barbe d'épis. Le devant, garni en tablier de bandes zébrées en faille maïs, est encadré en quilles par un large biais, également liséré maïs. La robe est voilée par une tunique de dentelle entièrement perlée de jais, relevée et rattachée sur le côté à l'aide d'une touffe d'épis de blé.

Corsage en faille noire liséré de faille maïs, à petites basques pointues devant et derrière; double collet Médicis, noir d'un côté, maïs de l'autre. Second corsage à

1874

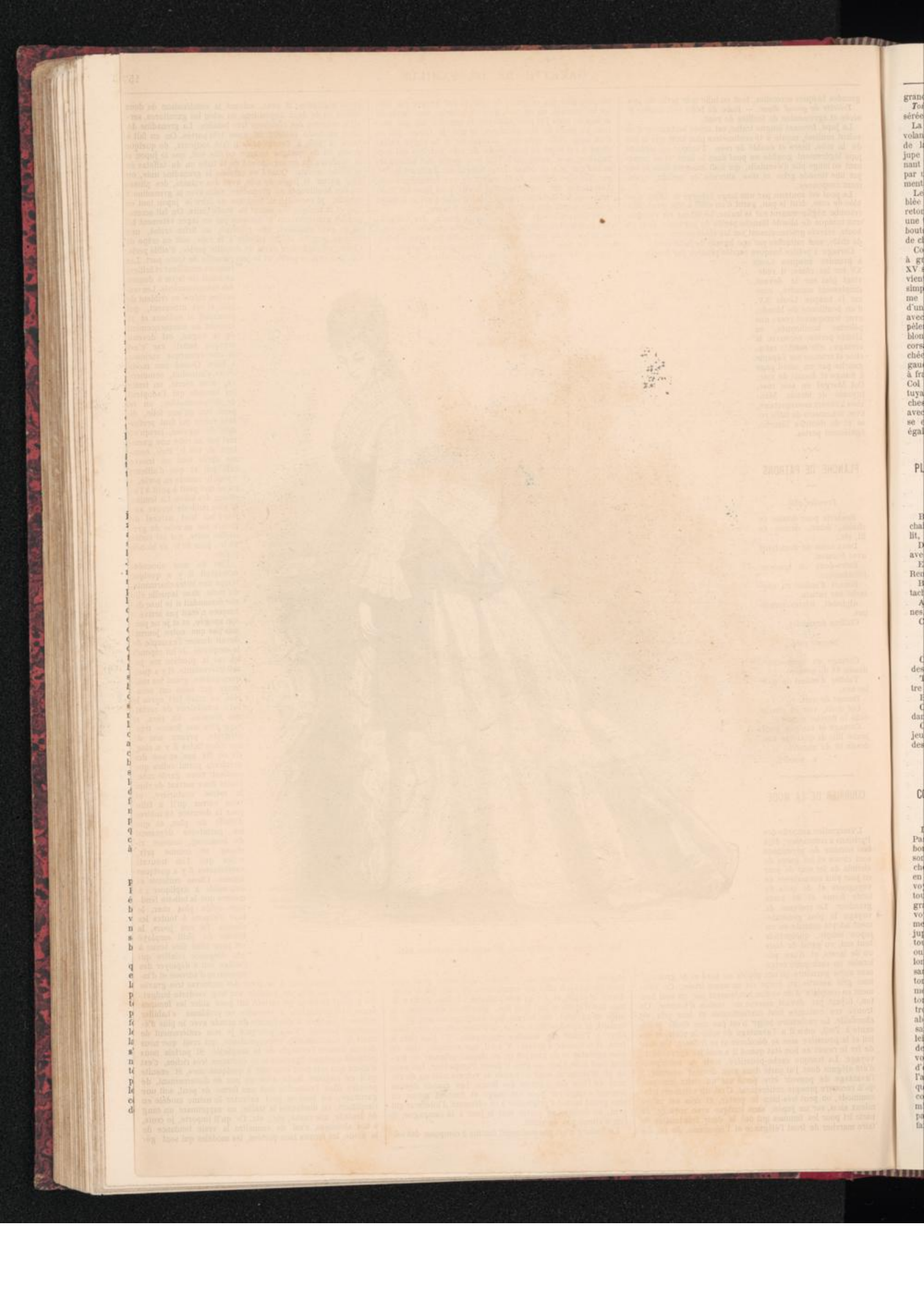
N°124

# REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13 Quai Voltaire à Paris

*Modèles de Mme Kingsbury, 7 rue Scribe 7.*



grandes basques arrondies, tout en tulle noir perlé de jais.

*Toilette de grand dîner.* — Robe de faille vert mode, liserée et agrémentée de feuilles de rose.

La jupe, formant longue traîne, est ornée tout autour d'un volant coulissé, monté à 10 centimètres plus haut que le bas de la robe, liséré et doublé de rose. Tunique ou seconde jupe légèrement gonflée en pouf dans le haut, et se terminant en longs plis d'éventails, qui sont enserrés dans le bas par une torsade grise et rose, alternée de nœuds, également couponnés.

Le pouf est soutenu par une large écharpe de faille, doublée de rose, dont le pan, garni d'un effilé à tête quadrillée, retombe négligemment sur la traîne. Le tablier est voilé par une tunique de blonde blanche perlée de jais blanc, dont les bouts, relevés gracieusement sur les côtés comme une pointe de châle, sont rattachés par une agrafe de faille rose.

Corsage à petites basques rondes plissées par derrière, et à grandes basques Louis XV sur les côtés; il redevient plat sur le devant, simplement encadré, comme la basque Louis XV, d'un bouillonné de blonde, avec transparent rose; une pèlerine bouillonnée, en blonde perlée, recouvre le corsage; elle semble rattachée et retenue sur l'épaule gauche par un nœud page à frange et doublé de rose. Col Margot en soie rose, tuyauté de blonde. Manches à revers mousquetaire, avec ornements de faille rose et de dentelle blanche, également perlés.

## PLANCHE DE PATRONS

*Premier côté.*

Broderie pour dossier de chaise, écran, dessus de lit, etc.

Deux coins de mouchoirs avec écusson.

Entre-deux en broderie Renaissance.

Bonnet d'enfant en soutache sur batiste.

Alphabet, lettres romaines.

Chiffres demandés.

*Second côté.*

Corsage en mousseline, dessin 18 du numéro.

Tablier d'enfant de quatre ans.

Bonnet de nuit.

Col droit, voir le dessin dans le dernier numéro.

Corsage et tunique pour jeune fille de quatorze ans, dessin 15 du numéro.

E. BOUGY.

## COURRIER DE LA MODE

L'émigration annuelle des Parisiens a commencé; déjà bon nombre de persiennes sont closes et les gares de chemin de fer sont de jour en jour plus encombrées de voyageurs et de colis de toute forme et de toute grandeur. Le costume de voyage le plus généralement adopté consiste en un jupon simple, quelquefois tout uni, ou garni de biais ou de lacets, et d'une polonaise en cachemire beige sans autre garniture qu'une piqûre au bord et de gros boutons gris assortis en corne ou en nacre irisée. Ce vêtement se complète d'un veston boutonnant par un seul bouton, fuyant par devant comme un veston d'homme. On trouve ces costumes tout confectionnés et leur prix est abordable. Le cachemire beige n'est pas une étoffe séduisante à l'œil, mais il a l'avantage de subir la pluie, le soleil et la poussière sans se décolorer ni se froisser. Un coup de fer le remet en bon état quand il a subi les épreuves du voyage. La tunique cache-poussière, sorte de waterproof d'été élégant dont j'ai parlé dans mon dernier courrier, a l'avantage de pouvoir être porté sur un vieux costume, qu'il recouvre presque entièrement. C'est un vêtement très-commode, on peut très-bien le porter, et cela est même mieux ainsi, sur un jupon, sans tunique avec corsage. Je parle ici pour les femmes qui ont le désir très-louable de faire marcher de front l'élégance et l'économie. Je ne dis pas non plus que ce genre de tunique soit adopté par toutes les femmes, en un mot, qu'il caractérise une mode de la saison; mais j'ai pour habitude de prendre un peu partout, au profit de nos abonnées, ce que je trouve joli ou d'un usage utile, sans trop m'inquiéter si la vogue s'attachera à cet objet de mon choix. Si mes lectrices ont confiance en mon goût, elles font leur profit des renseignements que je leur donne, étant bien libres d'ailleurs de juger par elles-mêmes de la valeur de ces renseignements. Les étoffes qui conviennent le mieux pour faire ces tuniques sont les cachemires beige, la vigogne d'été ou l'alpaga gris. Ce serait très-laid en toute autre nuance.

On portera encore beaucoup, cette année, des toiles et des batistes brodées, surtout en broderie anglaise. On vend de la batiste au mètre entièrement brodée de roues à jours, et on fait avec cette étoffe de très-élégantes tuniques sur jupons de soie marron, noirs, bleus, suivant les circonstances. Le nansouk blanc, brodé également, peut aussi faire un très-joli effet sur transparent de soie. On a abandonné le piqué, et je n'en suis nullement fâchée. Je ne connais pas d'étoffe seyant plus mal, plus désavantageuse à la taille et au teint. On le remplace avantageusement par le foulard, la soie de Chine écrue, avec lesquels on peut combiner à l'infini des toilettes charmantes. Et puis c'est si frais, si commode à porter! Y a-t-il, par exemple, rien de plus agréable et de plus joli qu'un élégant peignoir de foulard fond noir, blanc ou gris, à fleurs Pompadour, fait avec un pli Watteau et orné de nœuds de velours noir ou de rubans de l'une des nuances des fleurs. Les grands dessins peuvent s'employer pour cet usage et donnent même un plus grand cachet d'originalité à ce vêtement d'intérieur qui peut, au besoin, se porter tout le jour à la campagne, si l'on n'attend pas de visite.

Le foulard n'est pas seulement destiné à composer des toilettes négligées; il peut, suivant la combinaison de deux teintes ou de deux dispositions, ou selon les garnitures, servir à exécuter des costumes très-habillés. La grenadine de laine en toute couleur est aussi très portée. On en fait à raies, à pois, à fleurs. Mais il faut toujours, de quelque dessin ou de quelque nuance qu'elle soit, que le jupon et la doublure du corsage soient de la faille ou du taffetas de la même nuance. Quand on emploie la grenadine unie, on peut garnir le jupon de soie, avec des volants, des plissés ou des bouillonnés en grenadine; mais avec la grenadine à dessins, je conseillerai toujours de faire le jupon tout en soie et la tunique seulement en étoffe claire. On fait accompagner généralement le costume par un léger vêtement tel qu'un petit mantelet, une pèlerine, un fichu croisé, une écharpe, soit en étoffe pareille à la robe, soit en crêpe de Chine, en cachemire garni de dentelle perlée, d'effilé perlé, car tout cela se porte, et le jais ruisselle de toute part. Les femmes scintillent et brillent au soleil de façon à donner des éblouissements. Les ombrelles même se criblent de jais, et cet ornement, qui paraissait si coûteux et si luxueux au commencement de sa vogue, est devenu presque banal; car c'est là une remarque curieuse à faire. Quand une mode *chère* s'introduit, commence, on se récrie, on traite les femmes qui l'adoptent de déraisonnables; on ne peut être qu'une folle, disent celles qui font profession de sagesse, lorsqu'on met sur sa robe une garniture de 100 fr. Puis, comme après tout on trouve cela joli et que d'ailleurs « tout le monde en porte, » on se met petit à petit à l'unisson des folles. La femme la plus modeste trouve aujourd'hui tout naturel de mettre sur sa robe de grenadine noire, qui lui coûte 80 fr., pour 80 fr. de blonde perlée.

18. TUNIQUE EN MOUSSELINE ET JUPE DE TAFFETAS ROSE.

Une de mes abonnées m'écrivait il y a quelque temps une lettre charmante, du reste, dans laquelle elle me demandait si le luxe des femmes n'était pas arrivé à son apogée, et si je ne pensais pas que notre journal devait donner l'exemple de la simplicité. Je lui réponds ici, car la question me paraît intéressante. Il y a quelques années, avant les malheurs qui nous ont accablés, on criait fort après le luxe scandaleux de certaines femmes. Eh bien, si vous êtes une femme très-élégante, prenez une de ces robes faites il y a cinq, six ou dix ans, et une des dernières parmi celles que contient votre garde-robe, toutes deux sortant de chez la même couturière, et vous verrez qu'il a fallu pour la dernière 10 mètres d'étoffe de plus, et que les garnitures dépassent de beaucoup, comme richesse et comme prix, celles que l'on trouvait exorbitantes il y a quelques années. Chose curieuse et impossible à expliquer : à mesure que la toilette féminine coûte plus cher, le luxe s'impose à toutes les classes. De nos jours, la femme du petit employé est pour ainsi dire tenue à une élégance relative qui l'oblige soit à déployer des ressources d'adresse et d'ingéniosité infinies, soit à se créer des embarras très-graves en grevant au delà du possible son trop modeste budget. Un journal de mode est surtout fait pour aider les femmes sages et raisonnables à résoudre ce problème s'habiller comme il convient à une femme du monde avec le plus d'économie possible. Voilà pourquoi je suis entièrement de l'avis de mon aimable correspondante, qui croit que nous devons donner l'exemple de la simplicité. Si parfois nous publions quelques figurines avec costumes très-riches, c'est d'abord que cela peut convenir à quelques-unes, et ensuite qu'il est toujours facile, avec un peu de discernement, de prendre dans l'ensemble soit une forme de pouf, soit une garniture; ou bien on peut exécuter le même modèle en simplifiant, en diminuant la traîne, en supprimant un rang de dentelle, une ruche, etc., etc. Ce qu'il importe, je crois, à nos abonnées, c'est de connaître la vraie tendance de la mode, les formes bien portées, les modèles qui sont gé-

néralement adoptés, tout en restant d'une originalité de bon goût. J'espère que ce but est atteint et que mes lectrices voudront bien reconnaître à leur journal le petit mérite de ne jamais faire paraître rien d'équivoque ou de mauvais goût, et me rendre la justice que je m'attache personnellement à leur donner, non point le goût du luxe déraisonnable, mais bien celui de la simplicité de bon ton.

MARIE DE SAVERNY.

## DE L'ÉCONOMIE

La vie habituelle n'est pas faite d'actions héroïques, de sacrifices sublimes, de dévouements surhumains, mais bien d'une suite d'actes et d'efforts terre à terre renouvelés chaque jour et à toute heure du jour, pour lesquels il faut déployer plus de vrai courage qu'on ne saurait d'abord l'imaginer.

Certes, rien n'est plus digne d'admiration que le spectacle offert par certaines natures richement douées, pour lesquelles le danger est un mot, la douleur un excitant énergique; qui n'hésitent devant aucun acte d'abnégation, quelque grand qu'il puisse être. Mais en outre que l'habitude des petites vertus conduit nécessairement aux grandes, il est certain que, comme nous ne sommes pas généralement vouées aux suprêmes épreuves, nous devons particulièrement nous prémunir contre les éventualités ordinaires de la vie.

Il est bon nombre de qualités, que j'appellerai mesquines, sur lesquelles se basent pourtant le bonheur et l'honneur du foyer, l'avenir et le repos de la famille, que la femme doit s'efforcer d'acquérir pour être digne de la tâche qui lui incombe. L'économie est la première et l'une des plus précieuses de ces petites vertus.

Il est à propos, je crois, de donner du mot et de l'idée qu'il représente, une définition exacte. L'économie donc est cette vertu qui permet d'obtenir la plus grande somme de bien-être avec un revenu déterminé, et à conserver le bien-être acquis dans les meilleures conditions de jouissance possible.

L'économie est donc nécessaire dans toutes les situations. Elle est une loi de pondération pour les riches comme pour les pauvres, sans laquelle nul ne peut se promettre d'augmenter ou même de conserver ses ressources premières. Il est bien peu de fortunes, en effet, desquelles on puisse dire qu'elles sont inépuisables, et il est certain que tous nous devons dresser à l'économie un autel vénéré dans le temple domestique, que notre revenu se chiffre par centaines, par milliers ou même par millions de francs. La grande question est non-seulement de ne jamais dépasser le chiffre de son revenu, ce qui serait la ruine fatale, inévitable, au bout d'un temps facile à déterminer, mais encore de réserver toujours une part pour l'imprévu. *Ce fonds de réserve* n'est pas toujours facile à constituer avec des ressources bornées, puisqu'alors c'est sur le nécessaire qu'il faut prendre. Mais c'est dans ce cas qu'il est plus *nécessaire*, puisqu'il doit servir à parer aux plus graves périls.

La constitution du fonds de réserve est à la fois le but et la base d'une sage économie. N'est-il pas, en effet, le repos et la sécurité dans la médiocrité, l'assurance contre le malheur qui frappe inopinément, les maladies, les revers de fortune; n'est-il pas pour les grandes situations le moyen d'être assuré de continuer un train de maison et des bonnes œuvres auxquels on s'est en quelque sorte obligé?

Le prélèvement qu'il nécessite doit être compté dans le budget du ménage parmi les dépenses reconnues nécessaires et auxquelles on ne saurait se soustraire.

Ceci admis, il ne reste plus qu'à examiner les petits moyens à l'aide desquels on parvient à obtenir ce résultat sans s'imposer des privations trop sensibles. Je l'ai dit, rien de plus difficile que d'économiser sur le *nécessaire*, mais rien de plus nécessaire aussi. C'est alors que l'économie devient non-seulement une vertu, mais une science, à la pratique de laquelle on doit s'exercer avec le plus grand soin. Je m'adresserai ici surtout à cette catégorie de fortunes modestes pour lesquelles la juste balance du budget est une nécessité absolue; aux femmes dont la position exige ce qu'on appelle *une certaine représentation*, et qui n'ont pour faire face aux exigences de leur situation que des revenus juste suffisants. A celles-là, je dirai comment je crois qu'il faut comprendre l'économie.

La première loi de l'économie est de ne jamais faire une dépense mal à propos; la seconde est de faire avec intelligence toute dépense jugée nécessaire. Il n'est pas utile, je crois, de développer longuement le premier de ces préceptes. Un peu de bon sens, d'empire sur soi-même, suffit pour démontrer où s'arrête le nécessaire et où commence le superflu. Néanmoins, je pense que bien des femmes doivent se mettre en garde contre l'entraînement de la comparaison qui pousse à régler sa conduite sur celle d'autrui. Il n'est pas rare, en effet, d'entendre donner comme raison de tel acte déraisonnable l'exemple de Mme une telle, qui agit toujours ainsi; comme motif d'une dépense imprudente la nécessité d'égaler au moins, en certaine circonstance, l'élégance ou le confort de personnes dont la situation est égale, sinon moindre.

Ce sont là des raisonnements sans valeur, sans portée et indignes de tout esprit élevé, mais qui, malheureusement, ont cours un peu partout.

Je citerai un exemple à l'appui de ce que je viens de dire, qui ne laisse pas que d'avoir un certain côté comique.

J'étais allée passer un hiver chez d'excellents parents que j'aime beaucoup et qui habitent une charmante ville du midi de la France. J'apportai dans cette famille patriarcale mon allure vive de Parisienne habituée à vivre beaucoup en un jour, à marcher de longues heures, à veiller tard. En un mot, je bouleversai de fond en comble les habitudes quasi monastiques de mes parents, si heureux d'ailleurs, malgré le dérangement que j'apportais à leur existence, de me prodiguer les marques de leur affection.

Pour m'être agréable, on songea à réunir quelques amis un soir, dans le but de faire un peu de musique et de prendre une tasse de thé. Nous fûmes aussitôt invitées par l'une des personnes présentes à cette réunion intime à passer une soirée semblable chez elle. Je remarquai que la tasse de thé et la brioche étaient cette fois escortées d'une tasse de chocolat et de force sucreries. On n'avait pas voulu rester en arrière. L'exemple une fois donné, l'élan imprimé, toute la ville fut bientôt en mouvement. Mais la vanité se mêla de la partie, et voici ce qu'il advint. A la troisième réunion, on servit des glaces et du punch; cela se passait chez Mme du B..., dont le mari remplissait de hautes fonctions administratives. On chanta, et vers la fin les jeunes gens proposèrent timidement un quadrille. La quatrième réunion fut bravement intitulée soirée dansante. Le corsage de mousseline blanche était admis, les plateaux circulèrent chargés de sirops, de glaces, de vin chaud, et vers minuit on servit des consommés et des petits pâtés; enfin, on se retira après une heure du matin. Que pouvait-on de mieux pour effacer les splendeurs de cette soirée?... Trois jours après nous recevions une grande carte glacée sur laquelle nous lisions avec un étonnement profond : « M. et Mme de *** prient, etc., de leur faire l'honneur, etc .. On dansera!! »

C'était un bal, un grand bal pour lequel il fallut songer à une toilette décolletée. La fête fut brillante, se prolongea fort tard au son d'un brillant orchestre.

Nos étonnements n'étaient pas finis; le bouquet fut un autre bal donné par l'une des notabilités de la ville. Cette fois, sur la carte d'invitation, à côté de la mention : « On dansera, » on lisait : « On soupera. » Et quel s uper! Toutes les splendeurs imaginables. Jamais le souvenir de ce festin mémorable ne s'effacera de la mémoire des heureux invités. Aussi qu'advint-il? Comme personne ne put songer à surpasser ni même à égaler ces merveilles, chacun se dit à part soi : Restons-en là. Et on ne se réunit plus, de peur de paraître mesquin ou ridicule.

Me voilà, sans doute, un peu loin de ma dissertation, je me suis laissé entraîner par des souvenirs.

Cependant ma petite histoire a sa morale. En supposant que la situation de fortune de chacune des personnes qui avaient donné ces réunions, leur permît de surenchérir ainsi sur la vanité et l'ostentation de leur voisin, ce qui aurait fort bien pu ne pas être, cette vanité a eu d'ailleurs un assez triste résultat. Elle nous a privé du plaisir très-réel de nous réunir dans l'intimité et de nous amuser sans faste.

Je reprendrai mon sujet la semaine prochaine, car le défaut de place me force à rester en route et d'interrompre le développement d'une question qui ne peut manquer d'intéresser la plupart de mes lectrices.

MARIE DE SAVERNY.

## LA LUNE ROUSSE

Mai serait un mois beaucoup moins capricieux qu'Avril, qui pleure presque toujours et auquel, alors, on ne peut presque jamais se fier, si la lune rousse ne cherchait point à lui faire la guerre; car lorsqu'il triomphe de cette ennemie terrible, ce charmant mois de mai qui amène le printemps rayonnant avec lui et qui sert d'introducteur à l'été qui s'avance, est le moment de l'année le plus délicieux. Aussi, alors, quel plaisir, le matin, de fouler l'herbe humide de la prairie, de regarder dans le vert feuillage la fleur en train d'éclore, et dans l'après-midi, quand les ombres s'allongent, quel bonheur de se promener sous les grands arbres qui renvoient de si douces saveurs de renouveau et de jeunesse!

Donc, nonobstant la lune, réjouissons-nous du retour du mois de mai, d'autant qu'à cette époque de réhabilitation, en même temps que d'abaissement des hommes et des choses, des doutes se sont élevés sur les catastrophes et même les simples ennuis que l'on attribue depuis des siècles à cette malheureuse lune rousse qu'ils prétendent calomniée; à les entendre, ces savants d'Observatoire, la lune rousse ne serait qu'un vieux préjugé qu'il faudrait mettre au hangar sous lequel on entasse déjà les vieilles étoiles et les comètes de contrebande; car il n'y a pas plus de lune rousse au ciel qu'il n'y en a sur la main, ces astres étant tous de la même couleur; et dussent en être blessées, les femmes qui ont mis le roux à la mode, la couleur de toutes les lunes est le blond, ce que prouve l'étude des poëtes latins qui n'ont jamais parlé que de la blonde Phœbé quand ils ont voulu parler de la lune, n'importe à quelle époque.

Voilà une opinion bien formulée, n'est-ce pas? Mais d'autres savants répliquent, — car il en est des savants comme de ceux entre les mains desquels reposent les destinées des peuples, ils sont rarement d'accord, — d'autres savants, donc, prétendent, au contraire, que la lune rousse existe bien réellement, mais que c'est une charmante lune odieusement accusée, quand elle ne devrait, au contraire, qu'être chantée et aimée de tout le monde, puisque, bien loin d'avoir le mauvais caractère que lui ont attribué les méchants, elle est douée de la douceur, de l'aménité, en un mot de toutes les qualités qu'une mère se plaît à vanter chez sa pauvre fille privée de dot. Croire qu'elle amène la grêle, la neige intempestive, la gelée jalouse qui brûle nos beaux arbres fruitiers en fleur! Fi donc! pour qui la prend-on, cette bonne petite lune rousse qui ne sert qu'à éclairer les nuits pendant lesquelles chante le rossignol?

Puis, enfin, vient une troisième classe de ces mêmes savants, qui, brochant sur le tout, ont la franchise de dire :

— Eh bien! soit, il y a une lune rousse, et nous voulons bien, par condescendance pour ceux qui y croient, leur accorder ce point-là. Mais à quelle époque de l'année fait-elle son apparition? où perche-t-elle? enfin, quand commence-t-elle? quand finit-elle? *That is the question.* Vous dites qu'elle vient en mai, moi je dis qu'elle vient en avril. Lequel de nous est dans le vrai?

Comme ce n'est pas moi qui me chargerai de résoudre cette question grave, je laisse les trois catégories de savants qui se battent en ce moment sur le dos de la lune rousse continuer leur lutte céleste sans m'inquiéter davantage si l'on reconnaîtra ou non l'existence légale de cette planète à nuance légèrement carotte; si, pour ne pas nuire à son établissement futur, on la proclamera innocente et pure de tout crime; ou, enfin, si on fixera en mai la date de ses représentations sur le théâtre éthéré des astres; je vis tranquille tout en ignorant les décisions qui seront prises sur le compte de cette infortunée, qu'on croit accabler en l'appelant rousse; sans songer que les cheveux de Vénus étaient quelque peu de cette couleur. Mais ce que je ne sais que trop bien, par exemple, c'est qu'il existe deux mois de l'année, les mois d'avril et de mai, qui sont, l'un ou l'autre, et quelquefois tous les deux, sous puissance d'une lune qui, de même que les mauvaises fées qui se trouvent dans ces jolis contes qu'on lit avec tant de plaisir quand on est enfant, fées qui changeaient la plus belle princesse en laide bête, rend ces mois, qui devraient être si jolis, puisqu'ils forment la cour du chevalier Printemps, souvent capricieux, larmoyants, aigres, en un mot, insupportables et souvent dangereux à traverser; car, en dépit d'Arago et sa docte cabale, je crois que la lune joue toujours un rôle dans toutes les variations atmosphériques, et je ne suis point en mauvaise compagnie dans les rangs de ceux qui croient semblable chose : je m'y rencontre avec Virgile et le maréchal Bugeaud, bien étonnés, sans doute, de voyager de compagnie; ainsi, pour commencer par Virgile, — à tout seigneur tout honneur, — voilà ce qu'il disait jadis et ce qui fut traduit de la sorte par notre poëte Delille :

> Le quatrième jour, cet augure est certain,
> Si son arc est brillant, si son front est serein,
> Durant le mois entier que ce beau jour amène
> Le ciel sera sans eau, le printemps sans haleine.

Quant au maréchal Bugeaud, il faisait beaucoup mieux que versifier ces choses; il les mettait en pratique, et ce qui lui donna cette foi, c'est que, dans la campagne d'Espagne, alors qu'il n'était encore que simple capitaine, il lut dans un certain manuscrit qu'il résultait d'observations suivies avec soin pendant une période de cinquante ans, en Angleterre et à Florence, cette loi empirique :

« Le temps se comporte, onze fois sur douze, pendant « toute la durée de la lune, comme il s'est comporté le « cinquième jour de la lune, si le sixième jour le temps est « resté le même qu'au cinquième; et neuf fois sur douze « comme le quatrième, si le sixième jour ressemble à ce « quatrième. »

Redevenu agriculteur, de 1815 à 1830, le capitaine Bugeaud, s'étant assuré de l'exactitude de cette prophétie, sut, de la sorte, si bien éviter, pendant l'époque de la fenaison et des vendanges, les pertes que ses voisins éprouvaient, que ces *bons villageois* qui l'entouraient finirent par le déclarer un ami du diable; de même que plus tard, quand il fut gouverneur de l'Algérie, il ne faisait entrer les troupes en campagne que lorsque le sixième jour de la lune était passé, ce que son état-major regardait comme une manie qui lui réussissait, sans se préoccuper si ce qu'il croyait

être une ridicule fantaisie n'était point un sage calcul, au contraire. Et comme toujours les pronostics du général se réalisaient, on se contentait de dire qu'il avait du bonheur, rien de plus.

Bref, pour descendre de la lune et revenir au mois de mai, que les chrétiens ont mis sous la protection de la Vierge divine, le suave parfum des fleurs qui éclosent alors étant un emblème poétique de ses douces vertus, nous terminerons notre causerie en disant avec le poète :

Voici le mois de mai rayonnant et joyeux;
Le mort se sent béni dans son étroite bière;
En larmes de cristal glisse à travers la pierre
La rosée éclatante et fraîche des grands cieux...

Cᵗᵉˢˢᵉ DE BASSANVILLE.

## LES SEPT ÉTOILES DE BOHÊME

(Suite)

— C'est bien simple, monsieur; la propriétaire de ce village, Mᵐᵉ Milborn, est morte il y a quelques mois, et c'était une femme d'un grand cœur, que nous aimions tous. Personne ne s'est donné le mot; mais la chère dame mourut le matin, et dès l'après-midi tous les habitants se mirent comme vous les voyez.

Ah! ajouta la jeune femme avec un soupir, nous ne retrouverons jamais ce qui nous a été enlevé!... Tant de bonté, de générosité...

Elle voulait poursuivre, mais sa voix, étouffée par l'émotion, lui fit défaut, et, quand elle s'en retourna, le conseiller la vit s'essuyer furtivement les yeux.

Non moins ému, il se leva de table, et, tournant le dos à tout le monde, il alla s'appuyer contre la barrière pour cacher lui-même ses larmes aux indifférents.

L'idée de se trouver sur un domaine dépendant des biens de son aïeule, l'aspect de tous ces braves villageois portant le deuil de leur patronne, le plongeaient dans un profond attendrissement.

Quoique pour la première fois dans cet endroit, il lui semblait l'avoir habité toujours. Il était sans proches parents; tous ces paysans, avec leur marque de douleur, lui constituaient une famille, leur deuil était frère du sien.

Sa rêverie se fût prolongée longtemps, sans le bruit des consommateurs et des promeneurs.

Il rencontra par hasard, dans son inspection vague de ces groupes, celui auquel appartenait le petit homme aux allures de magot. On s'y parlait justement à l'oreille; à sa vue chacun se contint, et il entendit une dame, qui paraissait la mère, dire, en le désignant de l'œil :

— Je parie que c'est lui!

Il en conclut qu'il devait ressembler, à s'y méprendre, à quelqu'un de leur connaissance.

Au même moment, le papa dit entre haut et bas :

— C'est ce que nous allons bien voir!

Là-dessus, il se leva, manœuvra, toujours la pipe à la bouche, du côté de la route, et louvoya vers le postillon.

Si graves que fussent les dispositions du jeune conseiller, il ne put s'empêcher de sourire en observant la marche oblique de la petite machine ronde et joufflue pour tourner son aile droite, et se rapprocher de l'homme dont il espérait tirer des éclaircissements.

Mais notre voyageur comprit aisément, à la pantomime de son guide, que celui-ci se déclarait hors d'état de fournir aucun indice.

Le curieux déçu, mais non découragé, fit aussitôt face en arrière, et, poussant devant lui un épais nuage de fumée, se dirigea, en ligne droite cette fois, vers le centre de l'inconnu.

Décidément, celui-ci, observateur par goût et par profession, n'avait jamais vu une difformité aussi grotesque.

— Pardon, monsieur, dit le bonhomme, tout haletant de l'émoi que lui causait sa hardiesse, et cherchant à se la faire pardonner par un sourire embarrassé qu'il tâchait de rendre obséquieux, Votre Grâce vient de la capitale?

Le jeune homme répondit laconiquement :

— J'en viens, monsieur.

— Ah! bien... très-bien... très-bien!... reprit le bonhomme, qui courait après ses mots, — et Votre Grâce n'aurait-elle pas dépassé en chemin un jeune monsieur, venant également de la capitale, — et cela en extra-poste aussi?...

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ah! bien... très-bien... très... C'est que ce jeune monsieur est attendu ici d'heure en heure.

— Pas la moindre idée!...

— Ah! bien .. bien... très-bien!... mâchonna le bonhomme.

Mais le conseiller, malgré l'assurance de son accent, commençait fort à craindre que le jeune monsieur, attendu par le grotesque personnage et sa famille, ne fût autre que lui-même. M. Sandlers ne l'avait-il pas prévenu de l'impatience universelle avec laquelle on épiait son arrivée?...

Le petit poussah comptait sans doute que le voyageur allait s'enquérir du nom et du signalement de la personne en question. Il s'en garda bien, ne se souciant pas de prolonger une conversation qu'il espérait avoir rompue par la brièveté de ses réponses.

Mais son homme ne lâchait pas si aisément sa proie; et, sans se soucier des signes d'impatience que sa ténacité amenait sur les traits du voyageur :

— Imaginez-vous, monsieur, dit-il, ne s'interrompant que pour humer les bouffées du poêle qui lui servait de pipe, imaginez-vous que c'est la troisième fois de la semaine que ma famille et moi nous venons passer l'après-midi dans ce village, qui se nomme Herfeld, pour recevoir, à son passage, l'héritier de cette feue dame Milborn, dont la maîtresse du café vous a parlé.

Ici une pause pour humer sa pipe et pour attendre les observations de l'étranger. Mais l'étranger était muet.

Le fumeur doubla sa bouffée et reprit :

— Bien... bien... très-bien! Cet héritier est le conseiller Stéphen Brucker : jeune homme qui est, à bien dire, un membre de ma famille, car j'étais, je m'en glorifie, de l'intimité de Mᵐᵉ Milborn, comme si nous faisions les deux doigts de la main!... Une excellente et digne femme... Elle avait toujours tant de plaisir à me voir... Le rire lui venait aussitôt que je paraissais...

Et il se mit à rire lui-même, au point que l'embrasure béante de sa bouche semblait avoir dépassé les oreilles et rejoindre le salsifis qui réunissait ses cheveux et se balançait derrière son crâne; quant à ses yeux, ils disparaissaient dans cette grimace générale.

Lorsqu'il eut assez ri et lancé une nouvelle bouffée :

— Bien!... très-bien! fit-il. Mais Votre Grâce connaît peut-être notre cher M. le conseiller, et, dans ce cas, elle pourrait nous fixer sur le moment de son arrivée?

Il s'agissait de ne se pas trahir. Notre voyageur ayant l'intention de se produire le lendemain comme son mandataire, il eût paru étrange que le conseiller Stéphen fût un étranger pour lui.

Il avoua donc, de bonne grâce, que non-seulement il avait l'honneur de le connaître, mais qu'il le comptait au nombre de ses meilleurs amis, et qu'il savait qu'à moins d'empêchements imprévus, il ne tarderait pas d'arriver à Pilsen.

Le petit homme n'en demanda pas davantage. Il se baissa, se rassembla et prit son élan comme un crapaud qui va sauter un fossé. Sans égard pour sa pipe qui tomba et se brisa au milieu de cette gymnastique, il exécuta un bond formidable, passa par-dessus la palissade, se saisit des deux mains du jeune homme et l'entraîna en l'accablant des témoignages de son enthousiasme.

— Un ami de M. le conseiller! répétait-il; bien .. très-bien!... très-bien!...

Le voyageur, étourdi de cette manœuvre imprévue, ne trouva ni le temps, ni la présence d'esprit, ni la force de résister. Il était présenté à la famille de l'homme au salsifis avant d'avoir pu se reconnaître.

Il se trouva assis de la même façon au milieu de ces gens, et le bonhomme, qui se démenait dans toutes les directions, lui apporta sur la table commune son verre d'ale qu'il alla chercher.

Puis il engagea d'un ton flûté, qui avait assez l'air d'un ordre, Bernardine, l'aînée de ses filles, à faire les honneurs à l'ami de M. le conseiller.

Enfin, il se présenta lui-même comme l'inspecteur du marché aux bestiaux, Zwicker, et, dans un flot ininterrompu de paroles, il se mit à énumérer tout le bien dont lui, sa femme et ses enfants étaient redevables à Mᵐᵉ Milborn.

Il termina en pressant l'ami de M. le conseiller d'accepter, pendant son séjour à Pilsen, l'hospitalité chez lui, et de considérer sa maison comme la sienne.

Notre voyageur déclina hautement ces avances, qui, grâce aux avis de Sandlers, lui parurent légèrement entachées de spéculation.

Mais il n'eut pas si bon marché de la sympathie subite et frénétique du Zwicker, qui s'exclamait d'une voix de bombarde pour le forcer d'adhérer à sa proposition :

— Non!... non!... non!... je ne me pardonnerais jamais de laisser loger ailleurs que chez moi l'ami de ce cher conseiller!

Mais je dois tout à Mᵐᵉ Milborn!... Je lui dois surtout le poste de capitaine des pompiers; c'est, il est vrai, un emploi qui a ses inconvénients; mais il y a deux cents florins de fixe, et le casuel à chaque sinistre : ce qui fait que, depuis quelque temps surtout, les accidents ayant donné avec une fréquence inaccoutumée, je touche, grâce à Dieu! un joli supplément.

Mᵐᵉ Milborn affectionnait particulièrement notre Bernardine, que voilà. Depuis trois ans, elle tenait à l'avoir, de temps en temps, une semaine auprès d'elle...

Bernardine, se voyant sur le tapis, avait rougi jusqu'au blanc des yeux, et le voyageur, mû par une pensée que l'on comprend, avait alors dirigé sur elle un regard si curieux que la pauvre enfant ne savait quelle contenance garder.

Bien! bien!... très-bien!... dit le bonhomme en riant de son embarras. Elle passait chez Mᵐᵉ Milborn, continua-t-il, des jours enchantés. On allait au-devant de ses désirs; les professeurs que la vieille dame lui payait coûtaient les yeux de la tête. Eh bien, tout cela n'a pas été perdu, et, je peux le dire devant elle, la petite ne rendra pas malheureux le mortel que le bon Dieu peut lui avoir destiné.

Écoutez, cher monsieur, fit-il d'un air mystérieux en se tirant de sa chaise, et invitant, par un signe, son interlocuteur à le suivre à l'écart, je dois vous faire un aveu.

Il promena autour de lui un regard investigateur, se haussa sur la pointe du pied, et, se faisant un cornet de sa main, souffla cette grave confidence dans l'oreille de l'étranger.

— Je crois de mon devoir et de ma loyauté de vous dire que la vieille paraissait avoir sur notre Bernardine des vues toutes particulières. ... Dites-moi, ceci entre nous, est-ce que le petit Brucker aurait déjà quelque passion au cœur?

A cette belle question, le jeune diplomate, ébahi, ne se défendit point d'un certain embarras.

— Vous dites? demanda-t-il.

— Suffit! Vous êtes son confident, sa vieille connaissance; vous verrez Bernardine de plus près, et vous m'en direz votre avis.

Qu'il voie aussi Bernardine, et je suis tranquille, les autres auront de la chance si elles lui plaisent!

Il faut qu'il loge chez nous; nous mettons le grappin sur lui, — par pure reconnaissance pour les bienfaits de sa grand'mère! N'allez pas l'entendre autrement!...

J'en connais plus d'un et plus d'une qui en attraperont la jaunisse de dépit! Pendant qu'ils attendront là-bas qu'il arrive, qu'il fasse visite, qu'il soit présenté, le malin inspecteur des bestiaux l'aura déjà happé au passage!...

Une nouvelle explosion de rire témoigna de la confiance et de la satisfaction du petit homme pour lui et pour sa rouerie.

Le voyageur eut beau faire, il ne parvint à s'y associer que du bout des lèvres. La comédie l'intéressait assurément, mais il y jouait un rôle de plus en plus délicat.

### VII

CINQ SUR SEPT

Ainsi donc, Bernardine!...

Voilà pourquoi la jeune fille avait changé de couleur lorsqu'on avait parlé du conseiller Brucker; voilà pourquoi elle éprouvait tant d'embarras, et ne trouvait à balbutier que des monosyllabes, quand on vantait ses talents, pourquoi, enfin, elle était si émue en faisant, sur l'ordre de son père, les honneurs à l'inconnu.

On ne pouvait pas dire qu'elle fût laide ni déplaisante. Loin de là, à part la bouche un peu grande, héritage du père, elle possédait une physionomie gentille et spirituelle; cet embarras même, dont notre héros possédait maintenant la clef, lui seyait à merveille.

Mais lui eût-elle paru plus intéressante encore..... le père!...

L'inspecteur des bestiaux ne le laissa pas longtemps à ses réflexions et le ramena à la table, où il s'aperçut que la plus jeune partie de la famille sans doute avait utilisé son absence pour se délecter de son ale, car son verre était vide.

Tout cela, ce trait de gourmandise, l'importunité intrépide du père, avait fini par faire sortir le jeune homme de son caractère; il était de fort mauvaise humeur, et il remercia le ciel en entendant le postillon le prier de remonter en voiture, pour lui éviter une amende s'il arrivait trop tard.

Zwicker se leva aussi avec sa tribu; ne prétendait-il pas que Bernardine montât dans la voiture et s'assît à côté de l'ami de ce cher M. Brucker, pour indiquer au conducteur sa rue et sa maison!

Peu s'en fallut qu'il ne se piquât, en présence du refus formel que reçurent ses avances. Il adressa une semonce sévère à la jeune fille, lui reprochant son mutisme et sa gaucherie.

A la grande satisfaction du voyageur, cette boutade même ne parvint pas à desserrer les dents de la pauvre petite, qui se contenta, par un muet et expressif regard, de l'engager à souscrire aux instances de son père, et à prendre gîte chez eux.

Heureusement, le voyageur trouva un moyen triomphant et ingénieux de s'en tirer sans appel.

Prenant, à son tour, l'homme au salsifis à l'écart, il lui dit du plus grand sérieux :

— Cher monsieur, je suis tout à fait sensible à votre politesse; mais mon ami Stéphen arrivera, à coup sûr, sous très-peu de jours; vous tenez également à lui offrir l'hospitalité; or, votre famille est aussi nombreuse qu'intéressante, et si vous me donnez déjà votre meilleure chambre, je crains qu'il ne vous reste pas de place pour ce cher conseiller...

Zwicker demeura frappé de ce raisonnement; il se garda d'élever aucune objection; il parut même très-content de la détermination de son ami improvisé.

Toutefois, il se raccrocha à une arrière-pensée, et l'engagea, puisqu'il voulait absolument descendre à l'hôtel, à se faire conduire au *Bœuf d'Or*.

Le jeune homme lui ayant fait observer que le postillon lui avait parlé de l'*Ange bleu*, il entra dans une violente indignation contre le maître de cet hôtel. C'était, disait-il, un intrigant, il avait à sa solde tous les postillons du pays pour se faire amener les voyageurs de distinction.

Bref, il insista, jusqu'à extinction d'haleine, sur les mérites du *Bœuf d'Or*, ajoutant que cet hôtel était tout près de lui, à quelques pas, que tous les soirs il y buvait bouteille, et que les maîtres étaient la crème des aubergistes; tandis que jamais, au grand jamais, il ne conseillerait à personne de loger à l'*Ange bleu*, ne fût-ce qu'à cause de la fille de la maison, mijaurée insupportable, contre laquelle il se faisait un devoir de mettre en garde tout jeune étranger.

Le voyageur n'attendit pas la conclusion, il s'échappa, et put enfin s'asseoir dans sa voiture.

Bernardine fut rayée.

Charlotte avait reçu depuis longtemps son congé;

Amélie Wrangel, la batteuse de langue;

Prakofjewna, au nez kalmouk retroussé;

Berthe, qu'il fallait regarder à distance;

Toutes, d'après leur examen ou leur portrait, manquaient de charme pour notre difficile ami.

Total, cinq sur sept.

Il était probable qu'il n'aurait jamais occasion d'apprendre à connaître ou de rencontrer les deux astres, encore ignorés, de cette pléiade, composée de l'élite des étoiles de Bohême; du moins, son intention bien arrêtée était-elle de ne s'en enquérir à qui que ce fût.

— Marche! cria-t-il au postillon, ayant maintenant hâte d'arriver, pour repartir plus vite de cette ville qui commençait à lui faire peur. Fouette, cocher! Marche vite, que nous atteignions le *Bœuf d'Or*, dans toute sa magnificence, avant la nuit close.

— Votre Grâce veut aller au *Bœuf d'Or?* se récria le postillon en se tournant comme ébahi.

— Sans doute; pourquoi pas?

— Est-ce que Votre Grâce connaît la maison?

— Qu'a-t-elle de si extraordinaire?

— D'extraordinaire?... oh! rien, certes, fit l'homme d'un air dédaigneux. Mais j'y conduis à peine un ou deux marchands pour l'époque de la foire, et jamais quelqu'un de comme il faut. Si une personne de la distinction de monsieur le voyageur y descendait, tout le monde se le montrerait au doigt dans la rue.

— D'où vient cela, enfin?

— Ce n'est qu'une petite et misérable auberge, et s'il ne se trouvait une douzaine de vieux bourgeois qui, le soir, vont y faire leur partie en fumant, il y a beau temps que le maître de l'endroit eût été obligé d'atteler son bœuf à sa voiture, et de se faire conduire par lui à la prison pour dettes.

— Ce n'est pas ce qu'on me disait.

— C'est qu'alors on voulait tromper Votre Grâce. Mais parlez-moi de l'*Ange bleu!* Voilà un hôtel!... Là descendent des gentilshommes et des princes! On y trouve tout ce qu'on peut souhaiter, et cela à la minute!... C'est affaire à maître Weinlich, le patron!

Mais ce qui surtout a achalandé son établissement, c'est sa fille. — La petite, — je l'appelle ainsi, l'ayant connue avant qu'elle fût au monde, — a grandi comme un roseau. Et jolie! Je défie qu'on trouve la pareille dans tout Pilsen; on courrait la Bohême entière qu'on ne la rencontrerait peut-être pas!

Et vous voulez aller au *Bœuf d'Or!!!*

— Eh bien! va au diable!...

Le voyageur poussa ce cri avec humeur; il se sentait tiraillé entre deux fripons.

Zwicker, ainsi qu'il en acquit plus tard la preuve, avait de puissants motifs de l'envoyer à son *Bœuf*, indépendamment du désir de se faire bien voir de son compère l'aubergiste.

Le postillon, d'un autre côté, ne vantait si chaudement l'*Ange bleu* que pour toucher la prime promise pour chaque voyageur amené.

Lorsque la chaise tourna l'angle de la rue où était situé l'hôtel si fameux, le postillon emboucha son cornet.

Quelque diligence qu'il eût déployée depuis Herfeld, la nuit était presque venue.

Mais, grâce à deux réverbères placés à droite et à gauche, notre voyageur distingua bientôt un séraphin en bois, sculpté au-dessus de la porte cochère. Il tenait d'une main une banderole déployée, sur laquelle son nom était écrit en majuscules d'or, et de l'autre une trompette de Renommée, pour appeler les clients.

### VIII

#### L'ANGE BLEU

Le Génie sculpté au fronton de l'hôtel n'arrêta pas longtemps l'œil du voyageur.

Sous la porte apparaissait un ange autrement attrayant, un ange véritable, aux boucles blondes et soyeuses, en robe bleu clair, de tout point élégante dans sa simplicité.

Elle tenait un chandelier d'argent où brûlait une bougie, entre deux garçons d'hôtel armés de riches candélabres.

Elle accueillit le voyageur avec une amabilité et une convenance parfaites.

Elle n'avait pas, comme son frère, le Génie sculpté de la porte, besoin d'une banderole à lettres dorées. Sans que cela fût écrit, chacun devinait à ses yeux limpides et doux, à cette taille délicate et souple, au sourire de cette bouche mignonne disant la bienvenue, que cette séduisante incarnation de la grâce et de la décence n'était autre que Séraphita, la fée qui avait donné la vogue au Génie à la trompette.

On comprenait l'achalandage de la maison paternelle et l'attrait qui attirait les voyageurs, séduits par la patriarcale hospitalité d'un hôtel où ils retrouvaient la famille.

La blonde Sépharita, alliant la grâce à la modestie, sans manquer d'une certaine aisance, reçut le voyageur non comme un étranger, mais comme une connaissance. Elle le plaignit de la chaleur qu'il avait dû supporter dans la journée, et lui demanda s'il lui serait agréable de se mettre à table avec ses parents; le souper était servi.

Subjugué par tant de prévenances, il se crut transporté en plein monde, et la pria, en lui offrant le bras, de le conduire à la salle à manger.

M. et Mme Weinlich se levèrent pour le saluer, en lui souhaitant le bonjour, et il eut la bonne fortune d'être placé à côté de son introductrice.

Le jeune diplomate était en train de perdre la raison.

Il n'avait envie ni de boire ni de manger.

Sa voisine le servait elle-même, et, tandis que ses parents causaient avec d'autres convives, elle s'entretenait avec lui, parlant de mille choses, et, par un tour heureux de l'esprit, prêtait aux plus indifférentes un charme indicible.

Plus elle parlait, plus elle semblait ravissante. — Ce teint blanc qui se colorait peu à peu à la chaleur de la conversation, la grâce de tous ses mouvements, cette chevelure épaisse aux reflets d'or, resplendissante sous le feu du riche éclairage de la salle, ces grands yeux nageant dans une mer d'azur... — Oh! s'il fût descendu au *Bœuf d'Or!*

La conversation vint à tomber sur la vie de la capitale.

L'amour est le dieu des pressentiments : dès la première minute, notre héros se promit que si, pour se conformer aux volontés grand'maternelles, il devait emmener à Vienne une femme de Bohême, cette femme ne serait jamais autre que Séraphita.

Il le sentait par le sang qui affluait bondissant et chaud à son cœur. — Il n'avait jamais éprouvé un tel transport à la première vue.

Il lui dépeignit donc cette vie sous les couleurs les plus séduisantes, se flattant, qu'en comparant ce tableau à celui de Pilsen, elle prendrait la capitale pour un paradis. Mais elle ne se prononça pas dans ce sens, et donna de beaucoup la préférence à la vie de campagne.

Le jeune homme lui objecta que sans doute elle ne connaissait cette vie que par ouï-dire ou par lecture, et qu'en réalité elle était loin des descriptions complaisantes de messieurs les romanciers.

Séraphita secoua sa tête de madone, et, d'un accent plus sérieux, répondit qu'elle avait passé ses plus beaux et meilleurs jours à la campagne.

— Une dame excellente et d'une amabilité rare, Mme Milborn..., continua-t-elle.

Mais elle ne put continuer, car la douleur d'avoir récemment perdu cette précieuse amie lui fit monter les larmes aux yeux.

Le conseiller avait près de lui la SIXIÈME ÉTOILE!!!

*(La suite au prochain numéro.)* OCTAVE FÉRÉ.

## Les Menus de la Saison

*Mai.*

MENU D'UN DINER DE 24 COUVERTS

DEUX POTAGES

Printanier. — Bisque d'écrevisses.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Canapés chauds au fromage.

DEUX RELEVÉS

Turbot à la hollandaise.
Filet de bœuf braisé à la Godard.

QUATRE ENTRÉES

Suprêmes de volaille aux haricots verts.
Côtelettes d'agneaux aux petits pois.
Timbale à la chasseur.
Mayonnaise de homard.

PUNCH A LA ROMAINE

DEUX RÔTS

Canetons de Rouen au cresson.
Jambon à la gelée.

QUATRE ENTREMETS

Asperges en branche.
Artichauts à l'italienne.
Bavarois au chocolat.
Gelée garnie de fraises.

EXTRA

Pains de la Mecque.

C'est là un beau dîner de noces. Il suffit de le servir en double ou en triple, suivant le nombre des convives.

Que d'agréables ressources dans ce joli mois de mai!

Il y a abondance de poisson de mer et de rivière.

Les poulardes nouvelles, les poulets nouveaux, les adorables canetons de Rouen et les gentils pigeons de volière, si beaux en ce moment, font patiemment attendre la venue des dindonneaux nouveaux.

Le beurre est dans sa fleur.

Les petits pois, les haricots verts, les concombres, les navets hâtifs, deviennent de jour en jour plus communs.

Le Midi expédie des artichauts par milliers. Les asperges sont en pleine production, et il en est de même des carottes naines, etc., etc.

Les champignons sont en bonne saison. Et les morilles! D'une saveur et d'un parfum des plus agréables, la morille a l'avantage de se digérer facilement. Bien qu'elle s'emploie généralement en garniture, je la recommande en croûte; c'est un mets des plus fins. Sautée, elle est encore fort bonne. — J'ai un faible pour les morilles. — J'ai aussi un faible pour les pigeons; la chair est tendre, délicate, de digestion facile et se prête aux préparations culinaires les plus diverses. — Le mieux cependant est de les manger aux petits pois ou aux pointes d'asperges. — On peut également les faire rôtir, mais alors il est indispensable de les envelopper dans une bande de lard. Enfin, et qu'on s'en souvienne, la qualité du pigeon rôti s'augmente en l'entourant de feuilles de vigne, avant de l'envelopper de lard.

LE BARON BRISSE.

## PETITE CORRESPONDANCE

*De mon chalet.* — Rien ne s'oppose au jupon plissé. Un dessus de chaise doit avoir de 45 à 50 centimètres carrés.

*Vichy.* — Je ne puis que vous renvoyer aux excellents articles du docteur Izard sur la chevelure, qui ont paru l'année dernière. Vous n'étiez peut-être pas abonnée. Si vous désirez les numéros, on vous les enverra. En attendant, ne vous savonnez pas trop souvent, cela irrite le cuir chevelu et peut causer cette chaleur brûlante dont vous vous plaignez.

*Une nouvelle abonnée.* — Pour faire un tour de mouchoir en filet, il faut ou se procurer du filet au mètre ou établir soi-même un grand carré dont on enlèvera le milieu pour le remplacer par de la batiste. Pour faire le filet en bandes, on commence par faire une pointe, c'est-à-dire un point; retourner deux points dans le même point; retourner trois points, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on soit arrivé en nombre impair nécessaire pour la largeur que l'on veut donner à la bande en ajoutant deux mailles de plus.

Ensuite faites alternativement un nœud dans les deux dernières mailles, et deux nœuds ensuite dans la dernière maille de l'autre côté, vous allez toujours ainsi régulièrement jusqu'à ce que vous ayez obtenu toute la longueur de votre bande. Vous rétablissez le biais au bout de la bande, en ne diminuant qu'une seule maille afin de n'avoir plus qu'une seule maille au bout. — Il faut mêler à de la poudre de bleu de Prusse de la poudre de savon, puis repasser.

*Une abonnée.* — Faire de la véritable dentelle est un métier dont vivent les ouvrières qui ont donné pour l'apprendre de longues années d'apprentissage. Impossible d'apprendre cet art, d'après un manuel. Le genre de dentelle que les dames exécutent ordinairement est la dentelle Renaissance ou la dentelle sur filet, ou celle au crochet et au tricot; nous en avons donné de nombreux modèles.

*Mme G., à O.* — Vous pouvez demander tous les renseignements pour les ouvrages dont la solution pourrait vous embarrasser.

*Mme A. M. H.* — Avez-vous bien cherché? Toutes les demandes sont inscrites et la vôtre l'est à nouveau; vous pouvez y compter, ainsi que sur la dentelle Renaissance de 12 centimètres.

*Mme veuve D.* peut compter sur l'accomplissement de son désir; les chiffres viendront à leur tour d'inscription.

*Mme J. C., à Ch.* — Même réponse.

*Mme A. D.* — Si vous voulez des lettres détachées envoyées en dehors du journal, adressez-vous à notre dessinateur, M. Lévêque, qui vous dira les prix; vous trouverez vos chiffres sur l'une des planches de supplément.

*Sidi.* — Non, on ne portera pas d'écharpes bleues à moins que ce ne soit sur une robe bleue et encore faut-il qu'elle soit exactement du même bleu. Les cravates les plus à la mode sont les cravates en foulard pour toilettes négligées, celles en crêpe de Chine de toutes nuances garnies avec des entre-deux de dentelles ou un carré de dentelle ou de guipure enchâssé dans le bout. Les fraises qui se blanchissent sont invariablement en nansouk, en mousseline ou en tulle de Bruxelles, encore faut-il les défaire entièrement et les remonter, c'est-à-dire les plisser à chaque blanchissage. Merci pour vos éloges.

## RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'exercice après dîner est fort salutaire et même nécessaire.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.